



Nombre de document(s) : **1**
Date de création : **4 janvier 2010**
Créé par : **Université-Laval**

table des matières

Petites nouvelles du coma	
Le Monde - 17 septembre 1999.....	2

*Ce document est protégé par les lois et conventions internationales
sur le droit d'auteur et ne peut être diffusé ou distribué.*

Le Monde

Le Monde

Vendredi, 17 septembre 1999, p. 2

LE MONDE DES LIVRESLe feuilleton

Petites nouvelles du coma

Félix, déjà présent dans " Un an ", reparaît pour quitter sa femme. Mais, rupture pour rupture, il décide d'aller plus loin, sur le cercle polaire, où l'attend un trésor. De retour à Paris, le marchand d'art perd tout repère. Errances, fuites, absences, identités incertaines, trahisons, mensonges... Jean Echenoz décrit avec virtuosité une réalité en trompe-l'oeil

LEPAPE PIERRE

Le précédent roman de Jean Echenoz s'intitulait Un an. Une jeune femme prénommée Victoire, " s'éveillant un matin de février sans rien se rappeler de la soirée ", découvrait près d'elle son amant, Félix, mort dans leur lit. Elle décidait de s'enfuir. Pendant " un an, un peu moins d'un an ", elle errait sur les routes, de ville en village et de fuite en fuite, avant de rencontrer dans un bar parisien, accompagné d'une belle femme prénommée Hélène, ce Félix qu'elle avait cru et qu'elle avait vu mort. Le roman se refermait sur cette énigme et sur ce glissement d'identité.

Le héros de Je m'en vais se prénomme Félix. Il a cette fois un nom, Ferrer. Le premier dimanche soir de janvier, il annonce à sa femme, Suzanne, qu'il la quitte : " Je m'en vais. " Le roman s'achève " un an pile moins deux jours " après la séparation de Félix et de Suzanne. Ferrer, qui vient de se faire jeter par Hélène, la fiancée avec laquelle il espérait, comme on dit, refaire sa vie, retourne à la maison où il habitait avec Suzanne. C'est le réveillon. Dans le pavillon rempli d'invités, personne ne sait vraiment qui est qui. La jeune femme qui accueille Ferrer ne connaît pas de Suzanne, mais elle l'invite à entrer : "

Bon, dit Ferrer, mais je ne reste qu'un instant, vraiment. Je prends juste un verre et je m'en vais. " Les quatre premiers mots du livre sont aussi les quatre derniers et le titre, manière de faire croire que la boucle est bouclée, alors que Félix et le lecteur nagent dans l'incertitude. Ajoutons qu'entre-temps nous avons, à plusieurs reprises, croisé le chemin de Victoire.

L'utilisation de personnages récurrents dans une oeuvre romanesque est destinée, songeons à Balzac, à donner à la fiction un air supplémentaire de réalité. Elle organise de livre en livre des réseaux, croise des biographies, multiplie des rencontres, comme dans la vie. Le réel est ce qui a lieu plusieurs fois. Encore faut-il que ces figures familières soient douées d'une certaine stabilité, qu'elles soient identifiables autrement que par le nom ou le prénom que l'auteur leur attribue. Ce n'est pas tant parce qu'Eugène de Rastignac apparaît dans une trentaine de romans de La Comédie humaine qu'il sert de repère et de balise, mais parce que du Père Goriot aux Comédiens, de ses débuts de provincial râpeux à son fauteuil de ministre de l'intérieur, il demeure ce qu'il est : fou d'ambition, roué,

énergique et sans scrupule. Chez Jean Echenoz au contraire, on ne semble construire des phares que pour mieux tromper les navigateurs. Plus la structure romanesque est précise, les bornes temporelles soigneusement plantées, les phrases lisses comme des sous-neufs, plus nous avons le sentiment de glisser sur une réalité biaisée, insaisissable et trompeuse. Pire : nous nous enfonçons dans cette forêt de leurres avec délectation.

L'arme la plus redoutable d'Echenoz est sa séduction. Ses ennemis littéraires le savent bien, qui ont eu tôt fait de lui coller le masque du diable ou celui du joueur de flûte de Hamelin. Tant de talent et tant d'attraits, tant de charme et tant de virtuosité pour mieux nous pousser hors du chemin droit et sérieux, pour éroder les certitudes, mettre en échec la raison, court-circuiter les vérités établies, ridiculiser les faiseurs de systèmes et leurs laborieux et ennuyeux bricolages, c'est du détournement de lecteurs.

Voyez Je m'en vais. L'histoire devrait être dramatique. Un quinquagénaire léger, cynique et traversant l'existence avec une désinvolture libertine - il tient une galerie d'art contemporain, c'est tout dire - est victime d'un



EUREKA.CC

une solution de CEDROM SNI

malaise cardiaque; d'un bloc auriculo-ventriculaire de deuxième degré type Luciani-Wenckebach, précise le narrateur. (C'est d'ailleurs - tout s'explique - parce qu'elle avait pris cet endormissement des fonctions vitales pour la mort que Victoire, l'héroïne d'Un an qui dormait alors aux côtés de Félix, s'est enfuie.) Le médecin de Félix lui annonce que son coeur est usé, qu'il est à la merci d'un nouvel accident, cette fois fatal, qu'il doit ralentir, mesurer ses efforts et ses émotions, devenir vieux tout de suite s'il veut avoir des chances d'être vieux plus tard. Je m'en vais, c'est aussi ce que murmurent les agonisants.

Mais rupture pour rupture, départ pour départ, Félix décide d'aller voir ailleurs, plus loin, beaucoup plus loin. A la recherche d'un Graal assez dérisoire, un trésor archéologique, une cargaison d'objets d'art paléobaleiniens, reposant depuis un demi-siècle dans les cales d'un bateau échoué sur une banquise près du cercle polaire. Chaque époque a les Graals qu'elle peut; Félix escompte une fortune de ces défenses de mammoths sculptées et de cette "collection de crânes aux bouches colmatées par des rails d'obsidienne, aux orbites obturées par des boules d'ivoire de morse incrustées de pupilles de jais. " La mort est un commerce.

Comme la mort, le pôle est un lieu où toutes les différences s'abolissent, dans une blancheur d'hôpital. Le jour, la nuit, l'est, l'ouest, la mer, le ciel, la terre. Sa récolte d'objets funéraires faites, Félix rentre à Paris, mais ne retrouvera jamais plus de point fixe ni de ligne sûre. Errances, fuites, absences, identités incertaines et interchangeables, trahisons, mensonges, amours en trompe-l'oeil,

c'est comme si le réel s'échappait par tous les bouts comme si la vie n'était plus qu'une drôle d'histoire, moins gouvernée par les caprices - somme toute raisonnables - d'un romancier, pas davantage par le jeu complexe des passions et des désirs - Félix n'en éprouve plus guère -, mais par le jeu aléatoire des rencontres, la mécanique des habitudes, la circulation inattendue des humeurs.

Dans la description de cet entre-deux, l'efficacité narrative de Jean Echenoz est à son sommet. Il est assez difficile d'expliquer de quoi elle faite, tant le rythme qu'impose Echenoz et l'adhésion spontanée qu'il suscite se prêtent mal aux lenteurs de l'analyse. On remarquera toutefois l'absence dans Je m'en vais de ces phrases et de ces paragraphes de remplissage dont Kundera parle dans son Art du roman comme d'une sorte de fatalité esthétique (elle existe aussi en peinture et en musique). Chez Echenoz, chaque phrase compte. Les informations qu'elle donne, la touche de sens qu'elle pose sur le tableau sont strictement indispensables à la compréhension sensible de l'ensemble. Utilisation joueuse des temps verbaux, glissements de la place du narrateur, références littéraires et citations, modifications de la " couleur " narrative, changements de focale du macroscopique au microscopique, raccourcis fulgurants : " On s'en fut le jour même, les voilà qui s'éloignent. "

Mais en même temps, cette extrême densité de ce qui est dit est comme gommée et contestée par la grâce et la légèreté allègre de la manière de dire. Il y aurait plus qu'une faute de goût à appuyer et à peser : une faute de morale et de pensée. Echenoz porte certes sur ce monde contemporain

qu'il décrit un regard critique radical. Un monde glacial, aseptisé, superficiel, déjà virtuel, à ce point adonné au culte des images qu'il ne parvient plus à les distinguer de la réalité. Une maladie de coeur généralisée, une figure du coma. Des individus étrangers les uns aux autres et étrangers à la réalité qui les entoure.

Ce monde- là a tout intégré, tout avalé pour accroître encore son pouvoir d'illusion : la dénonciation, la véhémence, la force du discours et jusqu'à la recherche de la vérité, jusqu'à la puissance du négatif. Le refus lui-même est devenu un spectacle qu'on applaudit, une figure mondaine et une valeur marchande.

Ne reste peut-être à l'artiste que la légèreté. La manière joueuse, nerveuse et pour tout dire rusée de remettre les choses à leur place sans avoir l'air d'y toucher. De rebrancher le contact. Les romans de Jean Echenoz sont une leçon de choses prodiguée par un maître faussement nonchalant. On apprend à y regarder les êtres, les objets, les actions et les événements non comme ils se présentent, sous la forme d'images plates, mais sous toutes leurs dimensions : de dos, de profil, vus du dessous ou du dessus. Sous ces angles et ces modes inhabituels, dans cette étrange nouveauté, les maquillages s'accusent, les belles raisons livrent leur part de folie, les mensonges se retournent comme des gants. Les drames tournent à la comédie et les comédies au drame.

Dans les traités de théologie médiévaux, dans le vedānta des Indes et chez Wittgenstein, il est souvent question de la méthode apophasique. C'est une manière d'approcher de la

connaissance d'un objet, directement inaccessible, en procédant par négations successives. Définir quelque chose par la somme de ce qu'il n'est pas. Dieu, la vérité, le temps, l'être, le monde. Echenoz a mis au point un apophatisme de la littérature : retrouver le réel en décrivant son évanouissement. Ce serait succomber à un faux-semblant, encore, de confondre cette rigueur, cette tension jubilatoire et ce bonheur de la lucidité avec un quelconque nihilisme.

Il appartient aussi aux grands écrivains de ne pas se tromper de plaisir. Dans la galerie d'art de Félix, il y a un tableau que regarde un collectionneur. " Une grande huile sur toile marouflée 150 x 200 représentant un viol collectif, accrochée au début de l'été dans un grand cadre en fer épaissement barbelé. Au bout de vingt secondes de contemplation, Ferrer le rejoignit. Je pensais bien que ça vous parlerait, dit-il. Il y a quelque chose, hein ? "

JE M'EN VAIS de Jean Echenoz. Ed. de Minuit, 256 p., 95 F (14,48 euros).

Note(s) :

LIVRE

Note(s) :

JE M'EN VAIS

Note(s) :

ECHENOZ JEAN

© 1999 SA Le Monde ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news:19990917-LM-664408 - Date d'émission : 2010-01-04

Ce certificat est émis à Université-Laval à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la table des matières](#)